

LETTRE DE FRANCE

Marseille—Cette ville a toujours son mouvement cosmopolite pittoresque et étourdissant. Marseille, depuis bien des mois, surtout depuis la guerre, n'est plus une ville, c'est un monde. On remarque que les bons amis américains viennent ici en nombre en agréable visiteurs, non seulement pour jouir du beau soleil du midi, mais pour être en France, comme ils disent bien des fois. Rares, il y a quelques années, on se rencontrait aujourd'hui se promenant non plus en touristes, mais en habitants d'adoption de cette vivante cité. Ils fondent dans la grande population marseillaise avec une aimable bonne grâce qui se fait voir partout. Ce contact fera, à l'entendre des diplomates discordants, ou mieux que toutes les diplomaties amicales, l'union réelle et sincère des Etats-Unis et de la France. Tout l'effort de l'union est faite. Le contact sera l'amalgama de deux coeurs qui sont déjà unis.

De toutes les nations mondiales, l'Amérique et la France sont les mieux faites pour s'entendre et se comprendre: intérêts, idées, sentiments. Une seule chose mène parfois son dissentiment dans ce bon ménage: c'est que l'une et l'autre ne se comprennent pas toujours. Voilà la difficulté à laquelle il faut parer. Mais c'est si peu de chose, ces petits grondements qui se font entendre des fois. Et d'abord il est permis même aux amis les plus sincères de se boudoir un peu.

En ce qui concerne l'entente des peuples, il faut savoir que ce n'est pas les diplomates qui gouvernent la politique. Les gouvernants, s'ils ont entre eux des litiges, savent que les peuples font entendre leur voix au moment opportun sans se tromper jamais.

L'âme française et l'âme américaine ont des affinités puissantes. Elles ont scellé entre elles trop de pactes pour s'oublier ou se négliger. Au moment de danger pour l'une ou pour l'autre mutuellement elles se tendraient la main, aussi heureusement inspirées dans ce geste que pour l'indépendance de l'Amérique ou l'épreuve de 1914.

LE TESTAMENT DE NOBEL

L'attribution du prix Nobel pour la littérature a donné lieu à de vives discussions. D'illustres écrivains: Gorki et d'Annunzio, en furent écartés—comme naguère Tolstoï—pour raisons politiques. En fin de compte, c'est l'auteur du *Lys Rouge* qui l'emporte. Tous ceux qui admirent l'œuvre d'Anatole France se réjouiront de cet heureux choix.

On sait qu'Alfred Nobel—inventeur et fabricant de terribles engins de destruction—légua sa fortune pour encourager les lettres, les arts, et fonda même un prix spécial en faveur des hommes de tous pays ayant œuvré pour la paix. Au moment de signer le testament qui devait l'immortaliser, il dit en souriant à son notaire: —Avec ce règlement-ci, je n'aurais jamais pu avoir un de mes prix. Que d'autres aient plus de chance que moi!

On parle toujours de ce fameux document dont on ignore généralement les clauses. Les voici, dans leurs grandes lignes:

«Le capital, réalisé en valeurs de tout repos par mes exécuteurs testamentaires, formera un fonds dont les intérêts seront distribués tous les ans pour récompenser ceux qui, dans le cours de l'année, auront été le plus utiles à l'humanité.»

«Ces intérêts seront divisés en cinq parties égales qui reviendront:»

«Une part à celui qui aura fait la plus importante découverte ou invention en physique;»

«Une part à celui qui aura fait la découverte la plus importante en physiologie ou en médecine;»

«Une part à celui qui en littérature, aura produit ce qu'il y a de plus remarquable dans le sens idéal;»

«Une part à celui qui aura travaillé le plus ou le mieux à la fraternisation des peuples et à la suppression ou à la diminution des armées permanentes ainsi qu'à la formation et à la propagation des Congrès de la paix.»

Les prix sont décernés par les académies suédoises, réunies en assemblée plénière; par l'Institut Carolin à Stockholm, ou une Commission de cinq membres, élus par le Storting de Norvège. Ils doivent aller «au plus digne», sans tenir compte de la nationalité.

L'an prochain, pourquoi ne donnerait-on pas ce prix à Emile Bergson, qui pose sa candidature sous la forme d'une curieuse ballade en triolets?

Je demande le prix Nobel, Car, dans cette tour de Babel, Comment vivre, à moins qu'on hérte? Je demande le prix Nobel: Il me manque, et je le mérite.

Renvoyé à ces messieurs de Stockholm...

Alors qu'il jouait au golf à Indianapolis, le Dr D.-B. Coon a atteint un canard sauvage avec la balle qu'il venait de frapper et lui a cassé les ailes. Le canard a été capturé facilement et le docteur l'a mangé à son dîner.

“LA BONNE VOIE”

Nous devons à la plume fine et spirituellement tendre de Madame R. Médard Lemeunier l'exquise nouvelle qui suit, écrite tout spécialement pour l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, à laquelle l'auteur s'intéresse avec la plus grande bienveillance. Madame R. Médard Lemeunier a écrit plusieurs romans, «Le Châtiment», «Les Deux Jumelles», etc., et des nouvelles qui lui ont valu la célébrité la plus méritoire. Son roman, «Les Deux Jumelles», vient d'être couronné par l'Académie des Jeux Floraux de Provence. Madame R. Médard Lemeunier trouvera ici l'expression de nos plus vifs remerciements pour son gracieux envoi.—Redaction.

Enfant, Marie-Rose était une petite fille gentille; une brunette aux yeux bleus, adorant son père, Monsieur Derbois, qui lui semblait le meilleur et le plus intelligent des hommes.

On voyait souvent, dans les beaux jours d'été, Marie-Rose et son père partir de bon matin; Monsieur Derbois ayant ses gaulois sur l'épaule et la fillette portant fièrement au côté le grand panier de pêche. C'étaient après la longue course fatigante, le repos sous les arbres près d'une petite rivière, les joies de Marie-Rose quand un poisson d'ignait mordre à l'appât de sa ligne. C'étaient aussi les longues causeries instructives, faites à voix basse, en pêcheur qui ne s'oublie pas, la voix grave qui expliquait, commentait. Marie-Rose, sérieuse, les sourcils froncés, les yeux profonds, écoutait. C'est ainsi qu'elle prit goût à l'étude et que l'élémentaire de la science lui fut révélé.

Déjà en ce temps là, la compagnie de son père portait ses fruits. Il avait une conversation charmante, aux mots choisis, savait peindre d'un mot tel fait, tel tableau qu'il désirait graver dans l'esprit qui, si joliment s'ouvrait à ses paroles. L'enfant reportant à l'école les leçons paternelles avait, aussi par une extraordinaire chance, une institutrice qui comprenait son désir d'apprendre.

Marie-Rose se distinguait dans les compositions françaises par son style, ses idées originales, sa facilité d'écrire. Hélas! Il fallut quitter tout cela; le pays aux jolies rivières, la vie facile parmi les nombreux amis qu'on a toujours dans l'aisance, la bonne maîtresse. Le père, trop artiste, trop penseur, trop confiant, obligea un ami, s'entenda... Et ce fut la ruine que Marie-Rose connut avec tout son cortège de tristesses, de désertion d'amis, de gêne.

Un clair matin d'été, tellement pareil à ceux pendant lesquels Marie-Rose et son père partaient à la pêche, un matin de soleil, ils virent une dernière fois la petite gare et son square. Le train les emmena dans un long sillage de fumée, loin du quai désert où pas un ami des heureux jours n'était venu leur tendre la main.

De ce jour, Marie-Rose dans sa petite âme sensible, en son cerveau précocement intuitif, connut vraiment la souffrance morale qui torture. La vie avait marqué d'une première griffe la petite Marie-Rose.

Son enfance joyeuse était bien finie; elle ne se plut pas dans la grande ville où le sort la jeta. Elle n'aima pas la grande salle du cours où elle continua ses études. Elle eut peu des maîtresses inconnues, des compagnes trop hardies, débrouillardes comme le sont les fillettes des villes, elle entendit des choses qui la firent rougir et elle eut honte d'avoir rougi. Et puis, elle craignait les moqueries; parce qu'une fois, on s'était moqué de son accent de terroir, de sa façon de prononcer les «R», elle fut huit jours sans réciter de leçons. Heureusement, les compositions écrites lui donnèrent un peu d'assurance; elle prit la première place en français et s'y maintint.

Les ralleries cessèrent et la «nouvelle» s'habitua, gardant pourtant toujours le regret de sa petite cité, du sourire de bonté de sa première institutrice. Pauvre petite Marie-Rose, qui jouissait de l'accalmie après la grande déroute, après le bouleversement de sa vie et qui croyait sa part de peines épuisée déjà!

Marie-Rose perdit son père, son ami, son maître; celui qu'elle aimait et vénérât comme un Dieu; il mourut brusquement dans toute la force de l'âge, sans que rien ne fit prévoir sa fin prématurée. Ce fut épouvantable. Et, Marie-Rose, dans l'isolement de ses 14 ans, se sentit atrocement abandonnée. Près d'une mère indifférente qui n'avait pas son âme sensible, qui ne comprenait pas ses besoins de tendresse, Marie-Rose passait de longues journées dans le bureau de celui qu'elle avait tant aimé, la figure navrée, les yeux perdus, noyés dans une infinie douleur...

Ce fut pendant une de ces réveries, la quelle crut entendre son père: «Ecris, petite Marie-Rose, écris, laisse couler ta plume, ma petite fille, je t'aiderai.» Marie-Rose obéit, elle avait compris. Dès avant la mort de son père, elle avait écrit des petits contes qu'elle situait dans son pays natal; elle aimait cette distraction qui lui avait suggéré ses succès à l'école. Elle reprit plaisir à écrire, mais ce

lui fut beaucoup plus facile, sa plume filait, des mots se dominaient qu'elle sentait ne pas venir d'elle et, entre le mort chéri et elle ce fut, semblait-il, une communion dans le travail. Son chagrin toujours profond en devenant moins cuisant. Elle eut un roman primé dans une revue et Marie-Rose eut un tort. Elle laissa s'éveiller en elle et grandir des espoirs de gloire, des illusions si tenaces que la voix de la mère incrédule ne parvenait pas à dissiper...

Marie-Rose, blessée dans un terrible accident, fut longtemps sans aller en classe. A l'été, elle ne s'enouvrait pas. N'avait-elle pas la tête toute bruisante d'idées, les mains valides et son cahier. Vous n'en croirez rien, et pourtant c'est vrai, bien vrai, elle était heureuse. Elle vivait de la vie des héros de ses contes. Elle agissait par eux, voyageait, vibrât; elle riait et pleurait comme eux.

Or, l'enfant devenue jeune fille, quitta le lit où elle avait tant souffert; des démarches nombreuses et vaines lui firent comprendre qu'on ne gagne pas sa vie à seize ans à faire de la littérature. On la plaça caissière, et, juchée sur un haut tabouret, bien triste, elle essayait de dominer sa pensée, machinalement, alignait des chiffres. Parfois... elle avait devant les feuilles blanches des gros registres, la nostalgie des heures de rêve de sa maladie où, comme elle ne pouvait être utile à rien d'autre on la laissait libre d'écouter la poésie légère, qui enchanterait son esprit.

Elle détestait cet abrutiement esclavage de la pensée, le gain sordide qui payait mal un travail qui l'exasperait.

La guerre vint et elle sut que la mobilisation ayant pris à l'école beaucoup de maîtres, on avait besoin de suppléants. Elle s'offrit, et comme son pays d'enfance lui était plus cher que tout autre, c'est là qu'elle désira aller inculquer aux petits les premières notions.

Elle fut acceptée et remplit plus gaiement le nouveau labeur; elle eut de douces joies; elle revit des horizons familiers; ses oreilles furent charmées par le patois qu'elle comprenait; elle se sentit chez elle tout de suite dans ce coin de France qui était le sien.

Marie-Rose aimait le calme de sa vie rustique; elle s'enivrait de cette campagne dont elle avait été si longtemps privée; elle respirait à pleins poumons l'air natal. Les paysans étonnés la voyaient à sa fenêtre admirant le paysage d'hiver, où la neige ayant tombé toute la nuit à gros flocons, couvrait les coteaux de blancs tapis, et où le givre met des perles aux branches. Ils la voyaient l'été suivre la petite rivière, émue, toute au passé, l'âme si loin qu'en elle ne vivait plus que la petite Marie-Rose, la compagne, l'élève du père trop tôt disparu.

Elle rêvait beaucoup... Mais elle n'écrivait plus... Une maîtresse scrupuleuse et qui aime sa classe n'a guère de loisirs et les seuls qu'elle avait se passaient en ressouvenirs du passé. Et puis, elle se gardait rancune de son peu de réussite; ses illusions s'envolaient une à une sous le vent âpre de la destinée.

Enfin, elle aima et se maria et toute sa prose ne servit plus qu'à faire de longues lettres à celui qui, loin d'elle, se battait là-bas. Elle souffrit encore, plus que jamais, et les angoisses cruelles en broyant son âme firent d'elle une femme.

Avait-elle encore un peu de la petite Marie-Rose à la grande ambition? Son espoir était tout dans la fin du cataclysme, dans la vision d'un foyer enfin reconstruit.

Si vous voulez une image de bonheur calme, si vous voulez savoir ce qu'est devenue l'auteur en herbe, jetez un coup d'œil dans cet intérieur. Comme il fait très froid et sombre au dehors, le poêle ronfle joyeusement; un bien-être vous envahit dès le seuil; la lampe dardée des rayons indiscrets sur tous les coins de la pièce. Marie-Rose recommande en surveillant la soupe dont la vapeur à chaque minute soulève le couvercle de la casserole. Le chat ronronne, le dos rond sur une chaise.

Marie-Rose ne vit plus intensément d'une vie intellectuelle, mais, le soir, quand sa tâche est achevée, elle lit avec bonheur les pages des maîtres.

Est-elle heureuse? Certainement; elle a choisi la meilleure part, la bonne voie, la vraie vie de la femme. Comme elle le dit elle-même, son roman est meilleur et plus gai que tous ceux qu'elle a écrits en vain.

A-t-elle des regrets? Peut-être. Qui est content de son sort et ne désire ce qu'il ne peut atteindre. Mais elle a la philosophie des sages. L'inspiration est morte et elle peut prendre sa plume, une feuille pareille à celles qui la faisaient frémir autrefois, Marie-Rose ne sait plus écrire. Ses idées pauvres s'embrouillent; peut-être était-ce un don de Dieu qui lui a permis de traverser les heures tristes et les jours sans tendresse; peut-être était-ce une distraction bête qui égarait sa souffrance... Et Marie-Rose maintenant est heureuse! Rende Médard Lemeunier.

La plus grande ferme du monde est dans l'Alberta, elle appartient à un monsieur Charles Noble. Il y a 18,000 acres de terre en culture.

L'OCEAN PACIFIQUE

La population totale de notre globe est évaluée à 1,500,000,000 d'âmes, un billion et demi d'êtres humains. La population de la Chine et de ses dépendances était, en 1911, au dire de Pékin, de 439,405,000; à ce compte, elle devrait atteindre aujourd'hui pas loin de 450,000,000.

La population du Japon et de ses dépendances était, d'après Tokio, en 1917, de 77,265,795, et comme l'augmentation annuelle de ce peuple très prolifique varie entre 14 et 15 pour cent, on peut, sans crainte, évaluer la population actuelle, en 1921, à environ 80 millions.

La Chine et le Japon représentent donc ensemble un bloc de 530 millions d'êtres humains, c'est-à-dire au moins le Tiers de la population totale du globe.

D'autre part, les Indes, d'après le recensement officiel de 1911, avaient une population de 315,156,396, qui, en 1921, doit atteindre environ 320 millions. La Chine, le Japon et les Indes représentent donc ensemble une population d'environ 850 millions d'êtres humains, c'est-à-dire plus de la Moitié de la population Totale de la terre.

Plus de la moitié de la population terrestre habite donc ces contrées baignées par les eaux de l'Océan Pacifique. A ne considérer que le nombre, l'Océan Pacifique se trouve donc bien être, comme on l'a proclamé depuis quelque temps, le centre de la politique mondiale.

Il est bien vrai que cette situation n'est pas nouvelle; que la prédominance du nombre est, depuis longtemps, chose acquise à cet hémisphère; il est bien vrai aussi qu'en dépit de cette prépondérance, l'Atlantique et la Méditerranée ont depuis de longs siècles été les théâtres des rivalités et des conflits internationaux.

Le nombre, en effet, n'est pas tout. Le nombre n'est qu'une potentialité, une force latente qui, pour se dégager, se manifester, a besoin d'être galvanisée par une excitation d'un autre ordre. Le nombre, pour exercer sa puissance, exige la cohésion et la direction. Le nombre n'est qu'un corps sans âme.

Pendant des siècles, les centaines de millions d'Asiatiques ont vécu dans l'insouciance et l'innocence de leur force; ils n'ont connu ni la cohésion, ni l'impulsion de chefs capables de les conduire.

Mais, aujourd'hui, tout est changé. En cinquante années, le Japon s'est transformé et a réussi à prendre rang parmi les plus puissantes nations modernes. Il a opéré sa cohésion nationale autour d'un objectif, guidé par des têtes vraiment dirigeantes.

La Chine, sous l'impulsion de jeunes réformateurs, éduqués pour la plupart aux Etats-Unis, est, à son tour, entrée dans la danse, et si, pour le moment, la révolution accomplie n'a guère réussi apparemment qu'à démolir et augmenter la confusion, ce qui se renseigne savent qu'au milieu de ces bouleversements s'échafaudent peu à peu les fondations d'une immense œuvre économique et nationale. Il est rare que la Providence refuse aux peuples "qui s'aident" les hommes providentiels qui sont nécessaires au succès.

La guerre, elle aussi, a joué un rôle décisif à plus d'un point de vue. Il faudrait un traité pour analyser ces réactions, mais on peut les résumer pratiquement en affirmant que l'Europe s'est diminuée aux yeux de ces peuples, tout en les relevant à leurs propres yeux.

Que réserve l'avenir? Bien téméraire qui oserait le prédire. Mais une chose est certaine, indiscutable: l'Océan Pacifique sera, durant le présent siècle, suivant toute vraisemblance, le théâtre d'évolutions gigantesques, aussi bien économiques que politiques; ces évolutions aboutiront à une révolution formidable, comparable en effets aux convulsions terribles qui ont rendu célèbre et terrible l'Océan Pacifique.

Cette révolution sera-t-elle pacifique ou guerrière? Il en dépendra surtout de l'Europe et de l'Amérique. Le voulaissent-elles empêcher cette révolution si manifestement en marche. Elles n'en ont plus ni la force ni le pouvoir.

Tout ce que nous pouvons espérer et devons rechercher, c'est d'exercer sur cette évolution ce qui nous reste d'influence, de prestige, de puissance pour la maîtriser, la diriger, afin qu'elle s'opère pacifiquement, suivant un cours normal.

UN SPECTACLE MAGNIQUE

Le pièce «Chu Chin Chow», qui va être représentée au théâtre Shubert-St. Charles pendant la semaine de Noël, est un chef-d'œuvre d'harmonie de couleurs. On dit même qu'elle détient le record de beauté en ce qui concerne les combinaisons exquises de teintes.

Cette magnifique production, qui est présentée en notre ville par MM. Comstock et Morris Gest, a obtenu partout où elle a été jouée un succès fou et l'on dit même qu'elle détient le record du monde de longs engagements des comédies musicales.

Il paraît que c'est la première fois qu'une pièce aussi coûteuse à représenter que «Chu Chin Chow» ait fait une tournée.

L'abonné est la force d'un journal. Ami lecteur, abonnez-vous!

Un Grand Auteur Anglais

Rudyard Kipling n'avait pas besoin d'être consacré littérairement devant le public français. Parmi les milliers de personnes qui se trouvaient à la Sorbonne il y en avait bien peu qui n'avaient pas lu au moins «Le Livre de la Jungle» ou «La Lumière qui s'éteint»; la plupart connaissaient toute son œuvre traduite en français, beaucoup l'original. Il n'y a guère d'exemple d'une telle popularité en France d'un auteur anglo-saxon, depuis Dickens et Walter Scott.

Sans vouloir en rien annexer à la France, Kipling, dont l'inspiration biblique, impérialiste, conservatrice de tout ce qui mérite d'être conservé, est essentiellement anglaise et se rattache même à la plus vieille Angleterre, on pourrait soutenir qu'il y a quelque chose de français dans sa forme nette et dépouillée. Il a illustré un genre presque inconnu en Angleterre au moment où il a commencé d'écrire, la nouvelle brève, le conte rapide. C'est un genre bien français. Est-il sûr qu'il n'ait jamais lu Mérimée ou Maupassant? Certainement il est un des rares Anglais qui unissent au réalisme anglo-saxon et à l'humour de leur pays quelque chose de l'ironie française.

Mais ce n'est pas tant, je crois, l'auteur déjà célèbre dans le monde entier depuis vingt-cinq ans que l'Association France-Grande-Bretagne et l'Université de France ont voulu honorer, que l'ami de la France. On s'est souvenu que Kipling dès 1902 avait prêté la guerre avec l'Allemagne, qu'en 1909 il disait à André Chevrillon: «Vons Français et nous, nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est nous préparer à cette guerre.» On avait lu son admirable poème «France», publié en 1913, où, rappelant bravement les luttes séculaires de la France et de l'Angleterre il concluait que deux nations qui ont pu se battre pendant des siècles en conservant de l'estime l'une pour l'autre n'ont plus qu'à marcher la main dans la main.

Surtout, je pense, on était heureux d'inviter Kipling à Paris, presque trois ans jour pour jour après l'Armistice, et de pouvoir lui montrer une France calme, remise au travail après des sacrifices sans pareils, dont elle sait bien qu'elle souffrira longtemps encore. Il y a quelque chose de changé dans l'esprit de ces crémones. A ceux qui nous comprennent, même avant la guerre, comme Kipling, comme à ceux qui nous aimèrent sans beaucoup nous estimer, on est heureux de penser que nous inspirons maintenant non seulement de l'amitié, mais du respect.—J. A.

LE BANDIT SLAUGHTER EST TUE

Le corps de Tom Slaughter, fameux bandit tué dans des bois du comté de Saline par J. C. Howard, prisonnier qui s'était enfui du pénitencier avec Slaughter et cinq autres condamnés vendredi matin, a été trouvé dans les bois au nord de Beuton.

On dit que la position du corps du bandit indiquait qu'il avait été tué pendant qu'il était couché. J. O. Howard, qui s'est rendu avec quatre autres prisonniers qui avaient accepté l'offre de Slaughter de fuir avec lui, a déclaré aux fonctionnaires qu'il avait tiré sur Slaughter par derrière. Il a avoué qu'il avait l'intention de tuer le bandit dès le moment même de la fuite.

Slaughter, qui attendait son exécution pour le meurtre d'un gardien à la prison d'Etat de Tucker, Ark., à laquelle il avait été condamné pour la vie, à cause du meurtre du «deputy» sheriff Roy Brown de Hot Springs, avait pris six autres prisonniers avec lui, dont quatre autres condamnés à mort.

Quatre bandes armées et tous les sherifs dans toutes les parties de l'Etat étaient à la recherche les fugitifs. Il paraîtrait que quelqu'un avait fait parvenir un revolver à Slaughter dans sa cellule. Feignant d'être malade, il se fit ouvrir la porte de sa cellule. Une fois dehors et avec l'aide de son revolver, il arriva à se rendre maître des gardiens, qu'il enferma dans les cellules. Ensuite, ouvrant les portes aux prisonniers, il leur offrit la liberté; six seulement acceptèrent de le suivre. Il leur promit à tous des habits civils qu'il prit dans les magasins de la prison. Vers 2 h. 30 du matin, on entendit une automobile s'arrêter devant la porte de la prison et les sept bandits s'enfuirent.

Slaughter était âgé de 26 ans. Il a débuté dans sa carrière criminelle à l'âge de 14 ans.

RAYONNEMENT DE L'ESPRIT FRANÇAIS

Paris.—Le général Mangin est rentré en France très satisfait des manifestations chaleureuses dont il a été l'objet dans l'Amérique latine. Dans toutes les villes où il a passé, il a constaté le prestige et le rayonnement moral et intellectuel de la France. Il revient plus fier d'être Français.

Thomas A. Edison et Henry Ford sont d'accord sur les immenses possibilités des Muecle Shoals.

REVUE THEATRALE

LES TROIS MOUSQUETAIRES

DANS LE ROMAN ET AU CINÉMA

Au cours des deux dernières semaines, la plupart des néo-orléansais ont été voir représenter au Théâtre Saint Charles les Trois Mousquetaires. Presque tous connaissent le roman, car les «Minérables» mis à part, je doute qu'il y ait un ouvrage français plus lu en Amérique que ce chef-d'œuvre de Dumas. Je crois même qu'il l'est beaucoup plus ici qu'en France, d'où son genre a disparu pour ne reparaitre que tout dernièrement, et un peu transformé dans les romans d'aventures de M. Pierre Benoit.

Les spectateurs de Théâtre Saint Charles ont pu être frappés par les divergences qu'il y a entre l'œuvre écrite et l'œuvre cinématographique.

En faisant passer le roman de Dumas sur l'écran, on en a naturellement gardé les quatre personnages principaux en respectant leurs caractéristiques autant que possible. Autant que possible, car la personnalité de Douglas Fairbanks semble déborder, même celle du bouillant D'Artagnan. Est-ce bien un jeune seigneur du XVII siècle que nous avons là? Enlève la plume du sombrero, remplace l'épée par un revolver, et n'est-ce pas quelque héros du Wild West dont nous suivons la course effrénée à travers tous les obstacles: distance, rivière, embuscades ennemies.

Un héros du Wild West? Pourquoi pas? Si nous ne voulons voir dans le personnage que l'incarnation de l'esprit d'aventures, ne peut-il être le même dans la France de Louis XIII que sur quelque dangereuse frontière mexicaine?

Mais les changements que le roman a subi sont d'ailleurs plutôt dans les épisodes que dans les caractères.

Dans l'œuvre de Dumas, les joyaux de la Reine, ces fameux ferrets (ou aiguillettes) de diamants sont encore en la possession de Buckingham quand D'Artagnan arrive à Londres, mais il en manque une partie. Le Duc trouve cet expédient: enfermer un joyailler dans son palais et l'obliger à refaire en quelques heures les bijoux dérobés. Ainsi D'Artagnan n'a pas à se glisser sur un bateau pour les reprendre à Lady de Winter.

Les faux ferrets sont mêlés aux vrais et Richelieu est dupe de cette façon. Mais cette façon au cinéma aurait un défaut: elle ne mettrait pas assez en relief les talents de navigateur et d'acrobate de Fairbanks; c'est pour cela qu'il a fallu la modifier.

Mais c'est dans la conclusion du drame que la différence éclate le mieux.

Au cinéma Lady de Winter, devenue dupe, est ridicule et non odieuse. Constance Bonacieux, cette petite couturière qui si inopinément entre au bal royal, est la récompense du triomphateur D'Artagnan. C'est là la fin de tout bon film américain.

Dans le roman, Constance, qui est Madame Bonacieux, meurt empoisonnée par Lady de Winter. Celle-ci, convaincue de plusieurs crimes infamants, est livrée par les mousquetaires au bourreau, qui la décapite sous leurs yeux.

Pourquoi cette fin tragique projetée sur l'écran est-elle devenue heureuse?

C'est que le public américain veut à tout prix remporter du théâtre où il est venu se délasser l'impression que la vie est souriante et belle, alors que le lecteur français, jugeant un ouvrage objectivement, admet qu'on lui présente des réalités, même douloureuses.—S. S.

M. Carillo a Newcomb College

Après avoir conquis les spectateurs du Théâtre St. Charles dès la première représentation de Lombardi Ld, M. Leo Carillo vient de conquérir Newcomb Collège.

Il est venu parler aux étudiantes lundi à 3 heures et demie dans l'Assembly Hall, et la aussi a fait salle comble.

Il a demandé la collaboration de toutes à l'œuvre qu'il poursuit: l'épuration, l'ennoblissement du théâtre.

De même que les acteurs pendant la guerre ont fait largement leur part, assurant leur concours à tant d'œuvres bienfaisantes, de même maintenant ils doivent mener une croisade morale contre les pièces dangereuses. Le public doit les aider.

M. L. Carillo, qui semble être un véritable polyglotte, a ensuite beaucoup amusé l'assistance par une imitation parfaite de l'accent et de la mimique d'un Chinois, d'un Japonais et d'un Italien parlant anglais.

Mais le rire a fait place à l'émotion quand M. Carillo a dit un poème sur la mort de dix soldats américains telle quelle a été narrée par un poilu. La intonation française et les gestes du soldat, loin d'être ridicules, ajoutaient à la beauté tragique du morceau.

Ainsi au cours d'une causerie d'une demi-heure, le héros de Lombardi Ld. a pu nous montrer la souplesse de son talent.

LES BONNES MANIÈRES

La maman—Notre petit garçon jure comme un voyou. Le papa—Je vais lui montrer à jurer comme un homme du monde.

LE “VOLATEUR”

Comme l'aigle dans l'étendue sabbionneuse ne s'envole pas d'un bond, mais part d'un pas rapide, accompagnant sa course d'un frémissement de rémiges toujours accru, se sépare de son ombre par une faible montée, enfin plane sur la vastité de ses ailes en remontant le fil du vent: ses griffes tracent d'abord des empreintes profondes, puis dégradées par dégradés plus légères, jusqu'à ce qu'elles semblent à peine érafler le sable, et le dernier vestige est invisible; ainsi la machine courant dans une fumée bleuâtre comme si les herbes sèches de la bruyère eussent brûlé sous ses trois roues, abandonnant la terre.

Rapidement, elle monta. A la manœuvre du gouvernail de profondeur, elle pointa du bec, fuyant les remous qui montaient du sol chaud pour l'entourer en petites volutes. Elle affronta le vent. Et elle avait les oscillations de la mouette quand elle remonta, semblables à celles de l'acrobate sur la corde tendue. Elle pencha vers la première borne dans le virage, se redressa droite et rapide comme une flèche, elle parcourut la ligne verte des peupliers de Ghelli; elle passa par-dessus les fermes; faisant tête aux rafales, bouillant sans répit, elle entra dans la réverbération de la nue, fut belle comme l'image du dieu solaire d'Edfou, comme l'émblème suspendu sur les portes des temples égyptiens, tout ailes.

Giulio, le pilote, n'avait jamais senti aussi pleinement la concordance entre son engin et son squelette, entre sa volonté adroite et cette force assemblée entre son mouvement instinctif et ce mouvement mécanique. Des pales de l'hélice jusqu'à la tranchée du gouvernail, toute la membrure volante était pour lui comme un prolongement et un accroissement de sa propre vie. Quand il se courbait sur le levier, pour manœuvrer, contre un coup de vent, une saute, une bouffée il penchait le corps vers l'intérieur du cercle dans le virage afin d'infléchir par la pression de sa hanche la toileure extrême, quand en allant au plus près il maintenait l'équilibre avec un balancement infatigable autour du centre de gravité et trouvait chaque fois de moyen de transposer l'axe de vol, il croyait être uni à ses deux blancs trapèzes par des liens vivants comme les muscles pectoraux de ces vautours qu'il avait vu plonger des rochers du Mokattam ou tourner au-dessus du marécage de Sakha.

Des tribunes, des barrières, des chariots arrêtés sur la route de Callivano, sur la route de Montichiari, sur les carrefours poudreux, des grappes humaines accrochées à chaque arbre, des masses noires tassées sur chaque falte, de l'immense multitude de fronts levés vers les voies divines, de l'innombrable émerveillement une clameur montait tour à tour comme la houle et le tonnerre...

Et le ciel vivait comme la foule, ivre comme elle de miracle et de joie, d'orgueil et de terreur, de violence et d'infini. C'était un de ces ciels sublimes d'Italie qui renouellent en une heure les transfigurations séculaires de l'Art accomplies dans les volutes des palais et dans les coupoles des temples, créent et détruisent toutes les images de la grandeur, concilient la volupté argentine du Varone et la «terribilité» rocheuse de Michel-Ange. Les nuages étaient une matière façonnée par le statuaire et le potier, une hiérarchie d'anges, une engence de monstres, un paradis de fleurs. Ils surgissaient des montagnes, s'élevaient aux collines, se déchiraient aux cimes des peupliers. Semblables à des trombes d'eau laiteuse, ils vibraient de lumière à leur sommet comme les sensitives transparentes des êtres marins habités par l'inquiétude d'un feu animal. Semblables à la chair juvénile au moment de la métamorphose qui égara le Lapithe rendu fou par le nectar, ils s'irradiaient d'un sang soudain; puis lentement, ils se couvraient de taches blêmes comme les squeames qui tombent d'une peau rongée de lépre. Semblables à une argile diaphane sur le tour d'un potier qui l'eût façonnée avec ses doigts invisibles, ils prenaient la forme de l'urne; et une anse naissait à son flanc, se recourbait, docile, en s'attachant à la lèvres, emprisonnait l'azur dans son vide, et tout l'azur éparé alentour ne valait pas ce peu-là. D'autres semblaient d'autres figures, d'autres arts. Le monde des mythes et des rêves occupait de nouveau le creux du ciel, évoqué par le nouveau rêve et par le nouveau mythe.

On vit alors un des grands oiseaux dédaignés s'incliner vers la terre, se ressoulever, vaciller, dans un virage bas heurter le sol, rester immobile sur son aile brisée, l'aile intacte dressée sans le battement de l'agonie, ramassés de vergues et de toiles souillé d'huile noire. L'homme sauta hors des débris, se secoua, regarda sa main saignante, et sourit.